

Capítulo 18

Vers une philosophie du « temps-cascade » dans l'œuvre d'Emil Cioran

*Simona Constantinovici
Université de l'Ouest de Timișoara, Roumanie*

<https://doi.org/10.61728/AE20256166>



Autour d'un argument

Ce concept-cadre, le « temps-cascade », à partir duquel notre démarche s'instaure, implique la mise en place du discours dans l'horizon de plusieurs domaines de réflexion (histoire, culture, grammaire, traductologie, philosophie, narratologie, sémantique, stylistique etc.). En roumain et en français, *temps* est un mot qui renvoie au latin (cfr. lat. *tempus, temporis*), système linguistique dans lequel il couvrait la chronologie, la grammaire, étant également intimement lié, en termes modernes, à la météorologie et à l'astrologie (voir la forme lat. *tempestas*, avec le sens de « état de l'atmosphère ; mauvais temps »¹, dont le français a le nom (F) *tempête*). Intégré dans une constellation sémantique, il se place aux côtés de mots tels qu'*éternité, immortalité, mémoire, moment, mort, oubli, souvenir, vie* et, dans une famille lexicale élargie, il s'associe à *temporaire, (a)temporel, (a)temporalité, contemporain, extemporal* (cfr. lat. *extemporalis*) etc.

En roumain et en français, et aussi dans d'autres langues romanes, *temps* est un mot complexe, polysémique, souvent difficile à définir. Entre le temps objectif (physique, historique, mesurable) et le temps subjectif (durée intimement liée à la vie de l'individu), la frontière est inscrite dans la capsule d'une fragilité foncière. Chacun d'entre nous sait mesurer le temps à l'aide d'instruments, se référer aux siècles, aux années, aux heures ou aux secondes, organiser sa vie en fonction de ceux-ci. Ce temps, qui indique une chronologie, est un temps qui se rapporte par excellence au temps linguistique, à travers lequel nous observons comment la réalité est découpée, à travers des notions liées à l'axe de la temporalité, telles que le passé, le présent et l'avenir. Parce que chacun d'entre nous a une manière différente de percevoir ces choses, le temps physique ou objectif sera souvent transformé en un temps subjectif. Ces nuances sont mieux visibles dans les textes littéraires, au niveau de la narration, où l'écrivain

¹ Cfr. A. Ernout, A. Meillet, *Dictionnaire étymologique de la langue latine. Histoire des mots*, Librairie C. Klincksieck, Paris, 1959.

se permet de tourner le temps à sa manière vers le lecteur. Tout comme le temps, matière fluide, à laquelle elle se rapporte toujours et à travers laquelle elle crée des taupinières et creuse des galeries, des couloirs, à la manière d'une vraie taupe, la *mémoire* bascule entre les trois axes temporels, le passé, le présent et le futur. Le geste d'excavation dans les entrailles du passé se mêle à l'effort de ne pas laisser tomber dans l'oubli le détail temporel, le biographème ou l'étincelle amortie du temps vécu.

Suivant la trajectoire sémantique et implicitement la fréquence de deux termes, *mémoire* et *oubli*, présents dans le discours d'Emil Cioran, surtout dans la période de la jeunesse, nous avons cru qu'il ne serait pas manqué d'un réel intérêt de les inclure dans une soi-disant *philosophie de la mémoire et de l'oubli* ou dans une *philosophie du « temps-cascade »*, avec un concept emprunté à *La Trilogie de la culture*², l'œuvre maîtresse, incontournable, de Lucian Blaga. Selon la vision cohérente du philosophe roumain qui a beaucoup écrit sur l'« espace mioritique » et sur la « perspective sophianique » qui nourrit le destin de son peuple, le « temps-cascade »,

[...] représente l'horizon d'une vie pour laquelle l'accent de la valeur suprême réside dans la dimension du passé. Le temps, en soi, et donc d'autant plus par ce qui s'y passe, signifie chute, dévalorisation, décadence. Le moment qui vient est en quelque sorte inférieur au moment antécédent, par le seul fait qu'il frappe plus tard à la porte de l'être. »³. Ou, par la suite : « Le temps-cascade possède le sens d'un éloignement incessant par rapport à un point initial, investi de l'accent de la valeur maximale. Le temps est par sa nature même un milieu de perversion fatale, de dégradation et de désagrégation⁴.

Il faut dire dès le début que le temps ne peut être imaginé, configuré mentalement, sans raccordement à la *mémoire*. Nous avons deux réalités

² Tout au long de cet article, la traduction en français des passages extraits des œuvres rédigées en roumain nous appartient.

³ L. Blaga, *Trilogia culturii. Orizont și stil*, cuvânt înainte de Dumitru Ghișe. Editura pentru Literatură Universală, București, 1969, p. 52.

⁴ *Idem*.

qui se construisent et se déconstruisent en permanence, en régime de convergence ou d'entrelacement sémantique. A l'intérieur de la *mémoire*, le temps est tantôt actif, vif, fertile, tantôt impossible à marquer, illisible, stérile. Dans le circuit ouvert de la *mémoire*, tout le matériel généré par les sens, toutes les connaissances, tout ce quelque chose difficile à quantifier, vers lequel nous aspirons et avec lequel il est possible de nous identifier à un moment donné, en vertu de notre capacité à prévoir l'avenir ou du moins des faisceaux de ce temps hypothétique. Située sur l'axe d'une temporalité, universelle ou ponctuelle, qui dévore ses contenus, ses angles, au moment même de leur naissance, cette réalité potentielle ouvre des sentiers dans le vaste territoire de l'espoir. Comment pourrait-on décrire fidèlement, honnêtement, sans la dénaturer, une telle réalité ? Selon la vision et l'intuition aristotéliennes, affirmées dans l'ouvrage *De memoria*, nous ne pouvons pas penser sans images. Cette réalité « est analogue à celle de ne pouvoir penser sans continuité, ou sans temps, les choses qui ne sont pas dans le temps. Le même sens commun qui, en tant qu'organe de l'imagination, élabore le langage fantastique qui rend possible l'ouverture de l'intellect aux sens et vice versa, est celui par lequel le temps est perçu et la *mémoire* se réalise. »⁵.

À la lumière de ces aspects, nous avons observé qu'au moins dans les écrits de jeunesse, Emil Cioran délimite un réseau syntagmatique digne d'être pris en considération, éminemment descriptif, propre au concept de *mémoire*. Parler de son contenu luxuriant et des matériaux dont il est composé, de ses limites, parler d'annulation et de régression à ce niveau, devient finalement un acte de plaidoirie pour une vision philosophique inédite, invoquée et analysée par Lucian Blaga, celle du « temps-cascade ». Ce temps fonctionne en compagnie des autres, comme le « temps-fleuve » et le « temps-bassin à jet d'eau » (en roumain, *havuz*), intimement liés aux temps génériques, grammaticaux, passé, présent et avenir. Le « temps-cascade » correspond au (temps) passé, avec toutes ses métamorphoses, intelligibles ou difficilement à décrypter. Dans la

⁵ A. Sandu, *Sintaxa memoriei și reminiscenței. O lectură aristotelică*, în M. Vlad & A. Sandu (ed.), *Memoria filozofilor de la Platon la Derrida*, Actele colocviului Societății Române de Fenomenologie „Memorie și temporalitate”, 19-21 septembrie 2005, Casa Lovinescu, Zeta Books, 2007, p. 42-43.

logique et la dialectique du doublet *mémoire – oubli*, fondamentale pour la compréhension de l'être humain, Dieu n'est pas absent. Chez ce philosophe, il devient un concept tutélaire, au fur et à mesure que sa création se développe.

Dans le sillage d'une « réalité organique »

En tant que tout ou par ses composants pris individuellement, le cerveau continue de susciter l'intérêt des chercheurs de différents domaines d'activité, pas nécessairement complémentaires. Les linguistes (sémanticiens, sémioticiens, terminologues etc.), les anthropologues, les psychologues ou les neurologues ont choisi, dans l'approche de ce phénomène, la voie du cognitivisme, au cours des dernières décennies. En soutien à ces efforts, la technologie est arrivée à un rythme rapide, avec toutes ses « cellules » et ses fenêtres ouvertes à la communication, à la diversification et à la créativité.

Le cerveau, bien qu'il ait été beaucoup étudié au fil du temps, a encore ses inconnues, son labyrinthe des zones peu lisibles, comme d'ailleurs l'organisme humain dans son ensemble. En ce qui concerne le décodage du génome humain : « La plus grande difficulté est que chaque cellule contient plusieurs couches d'organisation qui peuvent être considérées comme un réseau complexe. Pour comprendre le réseau de la vie, nous devons nous familiariser avec certains de ces réseaux. »⁶.

On connaît la manière dont les sciences cognitives se sont développées, selon une vision holistique ou intégratrice, comment on est passé de la scission frappante entre la forme et le contenu à la coexistence, au recollage des deux faces du signe linguistique, de sorte qu'il transcende le descriptivisme linguistique et s'oriente vers les significations culturelles, vers une réception adéquate de celles-ci, par la voie de la comparaison. Un exemple, dans ce sens, à travers la problématique soulevée, pourrait être l'un des derniers livres du sémanticien cognitiviste François Rastier, où il affirme :

⁶ A.-L. Barabási, *Linked. Noua știință a rețelelor*, traducere de M. Cosmeanu, Editura Brumar, Timișoara, 2017, p. 225.

La notion de signe a toujours été divisée entre une définition matérielle (un son, la *phonê* chez Aristote, la *vox* des scolastiques) et une définition conceptuelle (le *conceptus* chez Boèce, le *thought* de Ogden et Richards). Comment mettre fin à cette division, pour tenir compte de la diversité des langues et des cultures ? ⁷

En pleine ère de la numérisation, le cerveau humain se met au service du développement de l'intelligence artificielle. On ne sait pas encore dans quelle mesure le soi-disant transfert de matière grise vers le corps numérique aidera l'humanité ou sera, à un moment donné, un facteur de blocage, de destruction de celle-ci. Quel sera l'impact ? Semblable à l'atterrissage d'un astéroïde sur Terre ? L'ordinateur pourrait-il à l'avenir conserver l'archive mnésique, la richesse des connexions réelles et virtuelles, construites dans le tissu de la *mémoire* universelle, et créer ensuite le cerveau parfait ? Le langage est devenu, plus que jamais, un problème de compréhension du comportement humain, et d'abord du cerveau, déclencheur et témoin de tous les états qui nous définissent, des plus apolliniens, lumineux et équilibrés, aux plus dionysiaques, abscons, irrationnels.

Dans cette perspective stimulante, avec le lexème *cerveau*, compris comme pôle sémantique, générateur et polarisateur du discours, nous avons suivi la trajectoire des deux termes, *mémoire* et *oubli*, dans le premier type de discours d'Emil Cioran, celui de la jeunesse, pour voir s'il serait pertinent de les inclure dans une soi-disant *philosophie de la mémoire et de l'oubli* ou, avec un concept emprunté à la *Trilogie de la culture* de Lucian Blaga, une philosophie du « *temps-cascade* ». Dans la littérature spécialisée, pour autant que nous sachons, le rapprochement entre la philosophie d'Emil Cioran et la philosophie de Lucian Blaga n'a pas encore été pris en compte, bien que toutes deux se nourrissent du même ressort conceptuel. Nous avons deux types de pensée qui présentent des similitudes dans la structure profonde. La question, légitime, qui se pose à ce point de notre recherche, est de savoir si, dans une analyse comme celle-ci, à prédominance sémantique, nous pouvons passer outre le fossé qui s'installe d'emblée, dans tout discours philosophique, entre

⁷ F. Rastier, *Faire sens. De la cognition à la culture*, Classiques Garnier, Paris, 2018, p. 7.

la forme conceptuelle et le contenu de la pensée ? Seule la linguistique cognitive pourrait parvenir à réconcilier les deux mondes entre lesquels s'est créé depuis longtemps ce « cratère » injustifié.

En tant qu'êtres pensants, nous sommes libres de démystifier les strates de notre univers mental, d'explorer des espaces infinis, de disséquer le passé et de le projeter dans un futur encore à inventer. Dans ce temps qui peut facilement être confondu avec l'aube d'une utopie, nous avons également la capacité d'enrichir les outils que nous utilisons. Ainsi, le couple *mémoire* – *oubli*, à travers le langage cioranien, nous offre un voyage fructueux, mais souvent paradoxal, dans le monde des idées. Le langage, considéré comme une entité autonome, se trouve dans une situation problématique où il dévore son propre statut. Dans la lutte entre la construction et le maintien de l'être par la force de la *mémoire* et la disparition dans l'oubli, la pensée s'est formée par un retour de la vie sur son passé. En même temps, on pourrait dire que « La réflexion, quant à elle, s'est développée dans l'autonomie du langage qui, par recul, contrôle son invention. »⁸.

De l'exemple : « Un grand poids semble peser sur le cerveau et le serre comme pour l'amener à une illusion, bien que ce ne soient que ces sensations qui nous découvrent l'effroyable réalité organique d'où naissent nos expériences. »⁹, il ressort qu'Emil Cioran définit le cerveau comme un espace si complexe, si susceptible d'être surenchéri, par la dénomination et l'interprétation permanente, qu'en essayant de le comprendre dans toute sa composition, nous arriverons à une autre réalité, illusoire, quasi paradoxale. En d'autres termes, une « réalité organique », intimement liée aux expériences de nos vies, qui suppose des relations variées, d'attraction, imbrication, coïncidence et exclusion, pourrait devenir, sous la loupe du destin, un quelque chose soumis aux limites de l'être, unique et irremplaçable, mais profondément incompréhensible. L'effort de penser détient, entre autres, le pouvoir de subordonner

⁸ ***, *Vocabularul european al filosofilor. Dicționarul intraductibilelor*, volum coordonat de B. Cassin, traducere și adăugiri la ediția în limba română, coordonate de A. Vasiliu și A. Baumgarten, Polirom, Iași, 2020, p. 764.

⁹ ***, *Dicționar de termeni cioranieni*, I (A-M), coordonare, index sintagmatic și cuvânt însoțitor: S. Constantinovici, Editura Universității de Vest & Milano, Criterion Editrice, Timișoara, 2020, p. 24.

l'organe générateur d'idées, c'est-à-dire le cerveau, jusqu'à le priver de matérialité et à le transformer en une simple illusion. C'est une lutte qui s'active entre le corps et l'esprit, c'est-à-dire entre la réalité corporelle et la réalité métaphysique.

« J'apprécie – dit Cioran, dans une autre séquence – un cerveau qui brûle infiniment plus qu'un cerveau qui pense ; car dans le feu de ce cerveau, les pensées évoluent comme des flammes et les visions s'illuminent comme dans des reflets auroraux. Ce n'est que dans un cerveau qui brûle que les obsessions apparaissent. Ainsi, la torture de tous les obsédés se combine avec la sensation d'incandescences intérieures. »¹⁰.

Pour Emil Cioran, le cerveau qui brûle, effervescent dans ses obsessions, consumé par les recherches et le désespoir, malade du temps et de l'espace, est plus important qu'un cerveau qui produit le flux inoffensif d'une pensée uniforme, comme un cerveau plat, inactif, qui ne tressaille pas aux impulsions imaginatives, restant impassible et sans curiosité dans l'horizon de la connaissance.

Dans *Sur les cimes du désespoir*, le philosophe pose, avec une certaine perplexité, des questions qui touchent à ce que le cerveau, siège de la *mémoire* et de l'oubli, trie, stocke au cours d'une vie, à travers des relations variées, d'attraction, de coïncidence, d'imbrication ou d'exclusion :

Est-ce que je porte en moi tout ce que j'ai vu dans ma vie ? La pensée que tous les paysages, les livres, les femmes, les vulgarités et les visions sublimes se sont condensés dans un cerveau et qu'une partie du passé de l'humanité s'est actualisée dans une pauvre conscience me fait peur¹¹.

J'essaierai, dans les pages qui suivent, de démontrer que ces deux concepts, *mémoire* et *oubli*, par des affinités sémantiques, par la ma-

¹⁰ E. M. Cioran, *Opere*, II, *Publicistică, manuscrise, corespondență*, ediție îngrijită de M. Diaconu, introducere de E. Simion, Academia Română, Editura Fundației Naționale pentru Știință și Artă, București, 2012, p. 446.

¹¹ ***, *Dicționar de termeni cioranieni*, I (A-M), p. 152.

nière dont ils installent leurs réseaux de signification, sont dominants, voire productifs, dans les essais d'Emil Cioran et dans ses pages de philosophie. J'ai extrait le corpus des deux volumes de l'édition Marin Diaconu, publiés sous l'égide de l'Académie Roumaine. La pertinence de ces deux termes réside peut-être moins dans leur fréquence dans le discours d'Emil Cioran que dans les associations qu'ils génèrent, dans l'engrenage syntagmatique inédit qu'ils suscitent dans le discours.

Mémoire et *oubli* sont deux termes concaténés. L'un, *l'oubli*, reflète dans l'autre, la *mémoire*, tout son mécanisme sémantique. Nous avons donc, dès le départ, un doublet conceptuel, c'est-à-dire des notions intimement liées, qui appartiennent au même champ sémantique, avec d'autres, telles que *souvenir*, *amnésie*, *Alzheimer*, *cerveau*, *cérébral*, *cérébralité*, *cognitif*, *connaissance*, *conscience*, *pensée*, *histoire*, *langage*, *neurones*, *temps*, etc. Dans les textes analysés, beaucoup d'entre eux constituent un réseau sémantique, une vraie carte de la pensée de ce philosophe. En d'autres termes, tous ces unités lexicales font partie d'un réseau conceptuel qui présente, comme centre de gravité possible, l'idée de *mémoire*. Une *mémoire* subordonnée à une certaine zone temporelle, de l'existence de l'individu ou d'une communauté, si l'on veut élargir le cadre de la discussion. Le temps vécu. Le temps récupéré. Le temps qui a un impact sur un avenir intuitif, encore non défini. Le temps perdu. Le temps fulgurant. Le temps-illusion. Le temps divin. Ce sont quelques-unes des facettes de la *mémoire*, de son complexe de significations en constante évolution, comme le fil de soie dans le rouet du Sens.

La *mémoire* peut également être perçue comme une fonction majeure, exercée par l'Histoire, aux côtés d'autres, identifiées par « le mythe, la transmission de la Parole et de l'Exemple, le véhicule de la tradition, la conscience critique du présent, le décodage du destin de l'humanité, l'anticipation du futur, la promesse d'un retour »¹². Lucian Blaga disait, en référence aux multiples facettes de la temporalité capturées dans les rayons de la *mémoire* :

¹² M. Foucault, *Cuvintele și lucrurile*, traducere din limba franceză de B. Ghiu și M. Vasilescu, dosar de B. Ghiu, Editura RAO International Publishing Company, București, 2008, p. 491.

La forme que prend le temps comme horizon inconscient dépend en fin de compte de l'accent que l'inconscient met sur l'une des dimensions du temps. Selon que l'accent est mis davantage sur le présent, le passé ou le futur, on peut imaginer autant d'horizons temporels de profil différent. Dans cette configuration du temps, s'expriment, comme dans le cas des horizons spatiaux inconscients, des inclinations, des préférences et un désir de cadre propre à la substance de l'âme humaine¹³.

En réalisant des articles de dictionnaire pour la lettre A, Daniela Gheltofan a trouvé 167 occurrences centrées sur le terme *souvenir*¹⁴, Monica Garoiu, en travaillant sur la lettre C, a identifié pas moins de 679 occurrences ayant comme noyau le terme *conscience*¹⁵ et Nadia Obrocea a rangé un matériel qui comprend 1081 occurrences qui gravitent autour du terme *temps*¹⁶, ce qui prouve leur caractère, sans aucun doute, de concepts dominants de la philosophie cioranienne, intimement lié aux concepts susmentionnés, *mémoire* et *oubli*.

Cette sorte de recherche, lexicale et sémantique, nous relève, une fois de plus, que l'ADN de l'être est pris fortement dans la substance mnésique. La *mémoire* est donc aussi une forme d'identification de l'individu, de maintien d'une identité inaltérée. L'individu se légitime par la *mémoire*, par la capacité de retenir et de faire toutes sortes de connexions entre les nœuds des souvenirs ou des informations stockées. En littérature, on le sait, Marcel Proust, dans son roman emblématique, *À la recherche du temps perdu*, a capté la sémantique de la *mémoire* dans une métaphore gastronomique : la *madeleine*, un véhicule sémantique dont la capacité d'irradiation transtextuelle est difficile à ignorer.

Certains articles et études consacrés à l'œuvre d'Emil Cioran ont invoqué une facette frappante de son style : la *fluidité sémantique* et l'extraordinaire capacité à nier un concept par un autre. D'où la construction d'un tout philosophique, dans lequel les artères de la *mémoire* sont constamment stimulées dans la quête de la connaissance. La *mémoire*

¹³ L. Blaga, *op. cit.*, p. 51.

¹⁴ ***, *Dicționar de termeni cioranieni*, I (A-M), p. 24-25.

¹⁵ ***, *Dicționar de termeni cioranieni*, I (A-M), p. 82-88.

¹⁶ ***, *Dicționar de termeni cioranieni*, II (N-Z), p. 180-182.

et l'oubli installent leurs sémantiques dans ce que l'on peut appeler la *fluidité discursive*, la capacité de coaguler les idées à un rythme soutenu et continu, par l'utilisation de figures de style, sémantiques et syntaxiques, qui entretiennent la phraséologie (répétition, paradoxe, contraste sémantique, métaphore, etc.).

MÉMOIRE. La *mémoire* ne reproduit pas des contenus intacts. Sa fonction première est d'excaver, de ramener à la surface, de projeter de la lumière sur ce qui a été oublié, sur ce qui, pendant un certain temps, s'est trouvé en état latent, camouflé à l'intérieur de la substance mnésique. Le temps agit sur les informations, les perceptions et les souvenirs archivés. Des déformations par rapport aux éléments initiaux apparaîtront, car ils ont passé par les fourches caudines du corps, du cerveau dans lequel ils étaient stockés. L'état latent dans lequel ils se trouvaient est comme un état de captivité. Lorsqu'elles remontent à la surface, quelque chose de leur substance originelle se modifie. Des fragments d'informations, tels que les petits souvenirs, des fissures dans les perceptions peuvent apparaître. Le vieillissement de l'organisme, c'est un fait connu, conduit à l'atrophie ou même à la perte de certaines fonctions propres à la *mémoire*. Seule la *mémoire* affective est comme une île de fraîcheur, car elle se recharge, au fil du temps, de contenus rétroactifs, générateurs de force émotionnelle.

En termes simples, la *mémoire* est tout d'abord une fonction cognitive, inséparable de la notion de *temps*, qui nous permet d'enregistrer et de nous souvenir des informations. Elle archive les souvenirs. Tout comme un ordinateur, la *mémoire* active ou désactive des fichiers. Son champ d'application est similaire à un environnement virtuel. L'oubli est un aspect essentiel de l'existence de cette fonction, c'est le revers de la *mémoire*. Qu'oublions-nous ? Quelque chose qui a été archivé, sous une forme quelconque, au fil du temps, au niveau de la *mémoire*. Ou, selon le *Dictionnaire de philosophie et de logique*,

Un problème central que pose la *mémoire* est de savoir comment on peut acquérir une connaissance présente de ce qui n'est plus présent. Une solution standard à ce problème, que l'on retrouve sous différentes formes chez Aristote, Locke, Hume et Russell, a consisté à reconnaître quelque chose de présent maintenant dans

l'esprit (par exemple, une image, une idée ou une impression) comme étant le représentant de ce qui a été dans le passé. Cependant, plus récemment, le problème a été reformulé, en visant non pas la manière dont on acquiert une connaissance présente du passé, mais la manière dont on conserve une connaissance du passé dans le présent¹⁷.

À l'autre pôle, la *mémoire* tisse sa syntagmatique, comme un animal préhistorique. Le terme *mémoire* apparaît, dans les textes cioraniens, dans des syntagmes nominaux, tels que : *matériaux de mémoire*, *annulation de la mémoire*, *je ne sais quel coin verrouillé de la mémoire*, *régression dans la mémoire*, *limite absolue de la mémoire*, *contenu actuel de la mémoire*, *mémoire divine*, *mémoire de la Divinité*, *affaiblissement de la mémoire*, *vide progressif de la mémoire*, *contenu actuel de la mémoire*, *temps de la mémoire*, *maladie de la mémoire*, *archéologie de la mémoire*, *fonctions de la mémoire*, *mémoire intelligible*, *mémoire temporelle*, *mémoire somnolente*, *profonde*, *abus de mémoire*, *victimes de la mémoire*, *mémoire du futur*, *gisements de mémoire*, *mémoire alourdie par le vide*, *mémoire plus courte que le pressentiment d'éternité de l'éphémère*, *mémoire de la joie*, *mémoire de la tristesse* etc.

La maladie d'Alzheimer est une perte de *mémoire*, de tous les souvenirs, par extension, une perte de vie, dans tout ce qu'elle a de plus précieux. Celui qui est en vie dispose du mécanisme ultra fin et complexe des possibilités de stockage, de récupération et de régulation de la *mémoire*. La *vie*, concept pivot de la philosophie cioranienne, est aussi une accumulation de souvenirs, c'est aussi l'oubli, l'avancement dans le champ de la réalité et, en même temps, dans celui de la fiction. Il est notoire qu'Emil Cioran a perdu cette faculté inestimable, la *mémoire*, vers la fin de sa vie. Il est cependant certain que, dans ses écrits, il a essayé de se référer constamment au champ sémantique dans lequel, génériquement, nous incluons le lexème *mémoire*. Un concept qui est, sans aucun doute, comme on l'a déjà vu, en relation avec d'autres, tels que le *temps* et la *temporalité*, dans un réseau sémantique incontournable.

Il s'agit également de la polyvalence de ce concept, la *mémoire*, de sa polysémie, de son ancrage dans différents styles fonctionnels (médecine,

¹⁷ A. Flew, *Dicționar de filozofie și logică*, ediția a II-a, traducere din engleză de D. Stoianovici, București, Editura Humanitas, 1999, p. 223.

psychologie, linguistique, philosophie, littérature, etc.). Chacun de ces langages met en avant un autre type de *mémoire*. Le décodage se fait donc différemment, selon le style auquel on se réfère. Il est intéressant d'observer que, lorsqu'on mène une discussion sur la *mémoire*, ces styles vivent dans une soi-disant communion conceptuelle, au sens où le terme *mémoire* dans la philosophie cioranienne ne peut être expliqué que par un appel au même terme, présent dans les autres langages. La tangence entre ces styles élève ce terme au rang d'un concept gouverneur, relevant d'une substance intérieure inépuisable, difficilement à décrire. Il s'agit d'un véhicule linguistique et culturel, apte à recréer ses conduites et ses épisodes apparemment fixés pour toujours dans une réalité vécue autrefois. Ses propriétés combinatoires sont multiples, comme on peut le constater dans le texte cioranien. Bref, le terme *mémoire* contient l'idée d'*oubli*. La mémoire a la capacité de « retirer », de « effacer » certaines choses, au fil du temps, de se décharger de tout ce qui pourrait gêner son bon fonctionnement, tout comme le souvenir prend son point de départ et est généré, par le mental, comme siège de la *mémoire*. L'oubli a pour fonction de nous protéger de la matière, de sa concrétude, des formes ulcéreuses d'une réalité dominatrice.

OUBLI. Dans l'immense récipient de l'oubli se trouvent en état de latence les cohortes de souvenirs, envisagés comme « des formes discrètes aux franges plus ou moins précises, se détachant sur ce qu'on pourrait appeler un fond mémoriel, auquel on peut se complaire dans des états de rêverie vague »¹⁸. Emil Cioran est un maître des syntagmes nominaux inédits, comme le montre cette liste, cette énumération dans laquelle le déterminé est le terme *oubli*, raccordé au champ sémantique de la *mémoire* et aussi à celui du *souvenir*: *oubli de soi*, *oubli absolu*, *oubli définitif*, *oubli reconfortant*, *oubli dans les harmonies transcendantes*, *balancement plein d'oubli*, *oubli irrémédiable*, *oubli primordial*, *oubli éternel et délicieux*, *instrument d'oubli*, *antipode de l'oubli*, *oubli du temps*, *apogée de l'oubli sexuel*, *nos oublis dans la lumière*, *oublis de notre propre tragédie*, *berceau des oublis*, *agents de l'oubli céleste*, *anges de l'oubli*, *tromperie d'un Paradis de l'oubli*, *différentes formes d'oubli*, *parfaitement substituables*, *philosophie de l'oubli*, *désir secret*

¹⁸ P. Ricœur, *La Mémoire, l'histoire, l'oubli*, Éditions du Seuil, Paris, 2000, p. 28.

de l'oubli, oubli destructeur de la méditation, oubli de la pensée, généreuse démonstration de l'oubli, ondulations de l'oubli primitif, voile de l'oubli etc.

En vertu du fait que l'oubli fonctionne comme une condition primordiale de la création poétique, du halo de connotations, de transfert sémantique permanent, « Mallarmé a rapproché le mot *oubli* d'*aboli*, ouvert vers le néant. »¹⁹. L'oubli est une matière d'une fragilité et d'une inconsistance qui frappent, un univers « éternel et délicieux », paradisiaque, dont les gardes sont les anges. Il configure un espace irréel, presque divin. Ainsi, on pourrait dire que l'oubli est un facteur déclencheur de poéticité dans le discours cioranien :

Combien de fois, à la recherche d'un mot qui me remplirait d'une satisfaction douloureuse, je ne trouve que : l'oubli. [...] Un oubli éternel et délicieux, que la mort ne peut nous donner et encore moins la vie – et qui nous envelopperait comme un rêve jamais rencontré par les mortels. [...] Pourquoi les anges de l'oubli ne descendent-ils pas pour apaiser ma peur et engourdir mes regrets ? Je voudrais ne plus rien savoir – et la laideur me tient éveillé. De quelles plantes vénéneuses nourrirais-je l'illusion d'un Paradis de l'oubli ou quelles odeurs m'enivraient dans un monde sans monde ?²⁰.

Ou, dans un autre point du discours auquel nous nous référons, en soulignant le lien entre *conscience* et *mémoire* : « Une philosophie de la conscience ne peut aboutir qu'à une philosophie de l'oubli. »²¹. Jean Bollack, dans une section consistante, consacrée au concept de *mémoire*, dans un dictionnaire incontournable, précise : « Penser signifie « entrer dans l'oubli » – comme on entre en religion – pour se souvenir, pour ne penser que l'objet, qui ne s'éloigne jamais et qui oriente la forme de tous les contenus, quels qu'ils soient, façonnés par l'histoire. »²².

¹⁹ ***, *Vocabularul european al filosofiilor. Dicționarul intraductibilelor*, p. 764.

²⁰ Cioran, *Opere*, I, p. 781.

²¹ *Ibidem*, p. 818.

²² ***, *Vocabularul european al filosofiilor. Dicționarul intraductibilelor*, p. 764.

La sagesse et l'impuissance de notre mémoire

Dans *Le livre des leurres*, par exemple, à la page 197, du volume I de l'édition à laquelle nous nous sommes référés, comme on peut le voir aussi dans l'article du dictionnaire cioranien, le terme *mémoire* apparaît trois fois. Ce n'est pas le seul endroit où le philosophe préfère utiliser ce procédé stylistique, l'itération, pour imposer un terme. Sa répétition est le signe du besoin de supplémenter sémantiquement la phrase, de forger un sens. Il est important de noter, à ce point de la discussion, dans quels contextes syntagmatiques il apparaît : *matériaux de mémoire*, *avoir de la mémoire* et *annulation de la mémoire*.

Dans *Des larmes et des saints*, il apparaît quatre fois, au niveau d'une seule page : *la régression dans la mémoire*, *la limite absolue de la mémoire*, *le contenu actuel de la mémoire*²³. Le syntagme *la régression dans la mémoire* apparaît aussi dans un autre contexte significatif, avec un air d'aphorisme :

La *mémoire* n'est pas seulement un argument contre le temps, mais aussi contre ce monde. Elle nous découvre, confusément, les mondes probables du passé, avec le couronnement du Paradis. Au fond de la *mémoire*, les regrets s'élaborent. La régression dans la *mémoire* fait de vous un métaphysicien ; le plaisir dans ses débuts, un saint²⁴.

En d'autres termes, la régression dans la *mémoire* est tributaire du temps-cascade, c'est-à-dire du sémantisme générique d'un concept lancé par Lucian Blaga, dans la *Trilogie de la culture*. On remarque qu'Emil Cioran délimite un réseau syntagmatique descriptif, propre au concept de *mémoire*. Il parle de son contenu et des matériaux dont il est fait, de ses limites, d'annulation et de régression.

À partir de la logique du doublet *mémoire* – *oubli*, fondamentale pour la compréhension de l'être humain, on constate que le terme *Dieu* n'est pas absent, chez ce philosophe, du moins dans son discours de jeunesse. Il dit avec une voix ferme : « Pour chaque homme, Dieu est le premier

²³ Cioran, *Opere*, I, p. 636.

²⁴ *Ibidem*, p. 656.

souvenir. »²⁵, recourant ensuite, dans le même fragment, à l'amplification du sens, par la synonymie contextuelle : « À la limite absolue de la *mémoire* se place la Divinité. »²⁶. Et cela se produit après que, quelques lignes plus haut, il ait parlé de la *mémoire divine*. Le matériau dont la *mémoire* est faite possède une tangence avec notre constitution, sous ses multiples aspects. Et comme l'être humain est un être éminemment religieux, Dieu, vu comme le « premier souvenir », n'est plus ressenti comme une équivalence philosophique vide de sens, insipide, mais comme une substance primordiale dont l'être se nourrit toujours. Tout ce qui se stratifie dans la *mémoire* commence par la couche première, divine. Dans *Des larmes et des saints*, Cioran assimile le premier souvenir au Paradis :

Et alors se dégage – des vertiges du cerveau, des vides des mains, du tremblement invisible des organes – l'image du Paradis, dispersée dans les recoins de la matière. Il semble que le Paradis ne soit pas seulement le premier souvenir de l'individu – c'est-à-dire le plus difficile à retenir – mais aussi celui de la matière. »²⁷.

Par la suite, pour mieux comprendre les alliances lexicales et sémantiques qui se créent au cœur même du niveau phrastique, dans les écrits d'Emil Cioran, nous reproduisons le fragment entier, duquel ont été extraites les deux phrases connexes, signalées auparavant :

Pour chaque homme, Dieu est le premier souvenir. Mais comme la régression dans la *mémoire* est un effort irréalisable pour le mortel ordinaire, les saints l'accomplissent sans toujours comprendre le sens de leurs efforts. La méditation des saints est la captivité dans le premier souvenir. À la limite absolue de la *mémoire* se trouve la Divinité. [...] On n'arrive au premier souvenir qu'en sautant par-dessus le contenu actuel de la *mémoire*, par-dessus les contributions du temps²⁸.

²⁵ *Ibidem*, p. 636.

²⁶ *Idem*.

²⁷ *Ibidem*, p. 677.

²⁸ *Ibidem*, p. 636.

La juxtaposition des deux contextes met en lumière une équation simple : *Dieu = Paradis*. Et tout se produit par l'intermédiaire de la *mémoire*. C'est le point à partir duquel le faisceau vague ou subtil de la *mémoire* se déclenche.

Ensuite, Emil Cioran compare Dieu à la mer et à la lumière. Toujours dans *Des larmes et des saints*, à propos du terme *oubli* et de son lien, forgé dans le temps, avec *Dieu* : « Dieu comme une *mer* et Dieu comme une zone lumineuse constituent une alternance dans notre expérience divine. Dans un cas, comme dans l'autre, le seul but est l'oubli, l'oubli irrémédiable. »²⁹. Encore une fois, comme chez Lucian Blaga, surtout dans les textes poétiques, la divinité est comparée à la mer et à la *lumière*. La libération du divin, dans le domaine de l'aquatique et de la luminosité, est notoire dans les *Poèmes de la lumière* (1919). Le rapprochement des êtres humains de Dieu se fait par le biais de ces milieux inépuisables. Sa substance se répand dans l'humain par l'eau et la lumière, dès la naissance. Ce sont des éléments qui ont le pouvoir de transgresser la réalité, de permettre au temps de reverser les profondeurs de la substance mnésique primordiale sur l'être humain.

Perte et survie à la limite du « temps dans la mémoire »

Dans *Des larmes et des saints*, le terme *mémoire* apparaît six fois, dans des syntagmes nominaux tels que : *affaiblissement de la mémoire*, *vide progressif de la mémoire*, *contenu actuel de la mémoire*, *temps dans la mémoire*, *maladie de la mémoire*, *archéologie de la mémoire*. L'un d'entre eux, « le temps dans la *mémoire* », attire notre attention, car il touche à l'idée de *temps*, concept fondamental de toute philosophie. En fait, les six syntagmes sont concaténés dans ce fragment et, par conséquent, contiennent, sous une forme ou une autre, l'idée de *temporalité*. Voici un fragment dans lequel nous apprenons comment le philosophe roumain entend lier, sous le régime d'une fonctionnalité générique, les deux concepts, le *temps* et la *mémoire* :

²⁹ *Ibidem*, p. 691.

C'est seulement en oubliant tout que nous pouvons vraiment nous souvenir. L'affaiblissement de la *mémoire* nous découvre tout le monde qui a précédé le temps. Nous nous désintégrons de lui par le vide progressif de la *mémoire*, par la liquidation des réserves et des contenus temporels. [...] Les nuits, non seulement elles liquident le contenu actuel de notre *mémoire* (de notre histoire), mais elles parcourent aussi le chemin inverse du temps. [...] Un homme est d'autant plus proche de la mystique que le temps disparaît de sa *mémoire*. Le paradis n'est pas possible sans une maladie de la *mémoire*. Plus celle-ci est fraîche et saine, plus elle « adhère » au monde. L'archéologie de la *mémoire* nous découvre des documents pour d'autres mondes, au prix de celle-ci³⁰.

Emil Cioran lie constamment et naturellement la fonctionnalité de la *mémoire* au temps. De quel temps s'agit-il ? Parce qu'il parle de « l'archéologie de la *mémoire* », nous pourrions appliquer la théorie de Lucian Blaga, relative au temps, au discours cioranien de jeunesse. Parmi les trois types génériques de temporalité, invoqués par le philosophe de Lancrăm, le temps catabatique, orienté vers le passé, vers le labyrinthe de la *mémoire*, vers les souvenirs sédimentés, plus ou moins visités, se connecte subtilement à la vision cioranienne.

Ce temps, celui de la perte dans les couloirs labyrinthiques de la *mémoire*, n'est pas homogène. Il n'y a pas de vision parfaite du temps. Comme le dit Lucian Blaga, les trois concepts philosophiques, les trois visions du temps, le temps-bassin à jet d'eau, le temps-cascade et le temps-fleuve, peuvent se combiner ou se superposer, des « fissures » et des « brèches » temporelles peuvent apparaître. C'est ainsi qu'apparaissent des visions dérivées du temps, des cycles ou des spirales temporelles. La *mémoire* s'y soumet, créant à son tour ses propres formes de (sur)vie. Nous n'avons pas une seule *mémoire*. Elle est plurielle. Elle devient aussi une *mémoire* compliquée, dérivée, arborescente. La *mémoire* est temps et tout ce qui déforme le temps aura des conséquences sur la capacité de la *mémoire* à se reconstruire, à réinventer ses angles de perception, son identité.

En jugeant toute la problématique en ces termes, notre démarche sera, au fond, une plaidoirie pour la variété de la *mémoire* et, par consé-

³⁰ *Ibidem*, p. 662.

quent, de l'oubli. Si nous gardons à l'esprit, en parallèle, les catégories temporelles invoquées par Lucian Blaga, fortement liées à sa matrice stylistique, si nous les associons aux types de connaissance et si nous disons que la *mémoire* se rapporte, par définition, au temps, l'inclut et devient elle-même un temps de la connaissance, elle sera, dans cette lumière, implicitement, de plusieurs types : *mémoire* linguistique, *mémoire* descriptive, *mémoire* paradisiaque ou intuitive, apollinienne, *mémoire* luciférienne ou poétique, dionysiaque, *mémoire* affective. Son champ d'application est large, d'une certaine manière, inépuisable.

Toujours dans *Des larmes et des saints*, à un autre endroit, Emil Cioran fait allusion aux éléments suivants, essentiels dans la compréhension de sa vision philosophique : *les fonctions de la mémoire, mémoire intelligible, mémoire temporelle, mémoire somnolente, profonde, abus de mémoire, les victimes de la mémoire*³¹. Dans *Le Crépuscule des pensées*, il parle d'une *mémoire de l'avenir*³² et de *gisements de la mémoire*³³. Dans *La conscience comme fatalité*, il dit, dans la logique d'une philosophie dont il ne s'est jamais écarté, une philosophie que nous pouvons appeler *de la mémoire et de l'oubli*, comme l'essayiste-philosophe, car le balancement entre les deux instances est évident et ininterrompu : « Ma *mémoire* est remplie d'horizons qui se sont effondrés. »³⁴.

Dans le *Livre des leurres*, à propos du lien entre l'odeur et l'oubli, entre l'odeur et le souvenir, entre, en fait, l'espace et le temps, Emil Cioran conquiert :

Les sensations olfactives nous font sortir de l'espace. Le parfum subtilise l'espace dans le temps. Les roses ont la même influence sur nous que la musique. Les sensations olfactives nous rapprochent plus de notre temps que toutes les autres. Elles déterrent les oublis et donnent vie aux souvenirs. Et c'est ainsi qu'elles vainquent aussi le temps³⁵.

³¹ *Ibidem*, p. 703-704.

³² *Ibidem*, p. 948.

³³ *Ibidem*, p. 970.

³⁴ ***, *Dicționar de termeni cioranieni*, II (N-Z), p. 1251.

³⁵ ***, *Dicționar de termeni cioranieni*, I (A-M), p. 316.

Ou, à la même page : « Ne meurent que les pensées nées occasionnellement. Les autres, nous les portons en nous, sans les connaître. Elles se sont abandonnées à l'oubli, pour nous accompagner toujours. »³⁶. Cette vision est éminemment proustienne. La *mémoire* involontaire est le mécanisme par lequel nous nous rapprochons des objets, des espaces ou des êtres soumis implacablement à la temporalité.

En guise de conclusion

Lors d'une analyse attentive, centrée sur la sémantique du couple *mémoire* – *oubli*, on a remarqué le fait que, par-delà le réseau de significations concaténées qu'il génère et entretient en permanence, le discours d'Emil Cioran se fraye un chemin également à travers une réalité immanente du texte, que l'on pourrait appeler, d'un terme générique, la *poéticité*. Il existe des pages entières où le lecteur est confronté à un style fortement poétique, un mode subtil de reconfigurer une philosophie entière, de la rapprocher d'une autre, où le temps devient une véritable *métaphore philosophique*. Le père de ce type de métaphore inédite, qui tire ses essences du ressort aquatique, atteint lui-même, dans le fragment suivant, les touches du lyrisme :

Le lyrisme et l'esprit métaphysique, chacun avec ses propres sil-
lons, mais quels entrelacs ils donnent parfois ensemble, grâce aux
horizons inconscients de l'âme ! Quelles différences de lyrisme, par
exemple, entre une conception métaphysique dans la perspective
du « temps-cascade » et une conception métaphysique dans la pers-
pective du « temps-bassin à jet d'eau » ! Quelle mélancolie latente,
trouble, souterraine, dans l'une ; quelles explosions, possibles, de
confiance et de joie, quelle semence de lumière dans l'autre !³⁷.

Ces véhicules conceptuels, *mémoire* et *oubli*, s'inscrivent, dans les textes de Cioran, dans un véritable voyage sémantique. Et, parce que le signe linguistique est souvent laissé en arrière, lors du parcours phrastique, comme un objet à plusieurs facettes, difficile à saisir dans une seule description, le « paysage » du langage philosophique n'a qu'un seul chemin, celui de gagner en expressivité, d'être admiré dans toute sa splendeur.

³⁶ *Ibidem*,

³⁷ L. Blaga, *op. cit.*, p. 62.

D'autant plus qu'il tend à être, chez Emil Cioran, carrément poétique, par la négation de l'idée de système, par une sorte de discours fragmentaire, assumé. Cette stimulation constante des potentialités sémantiques, dans le discours philosophique, conduit à mettre en exergue tant l'expression que le contenu. Au cours du processus d'interprétation, tout dépend de la façon dont nous retournons le soi-disant « objet » linguistique, sur quel versant nous fixons notre regard et si nous souhaitons, en fin de compte, que l'effort analytique soit aussi un pur effort contemplatif.

